

Une fille de province

Johanne
Rigoulot

Les Avrils

À Elzénor (née à Paris 10^e).

Je viens d'une ville de province.

Quand je l'évoque, je dois la situer sur une carte de France. Son nom rappelle au mieux une côte viticole, une équipe de basket ou un arrêt estival sur l'autoroute A6, à mi-chemin entre Paris et la Méditerranée. Ses habitants rejoignent aussi rarement l'un que l'autre.

Au XIX^e siècle, Nicéphore Niépce, ingénieur local, y a inventé la photographie. La municipalité peut se déclarer « Berceau de l'image » sur sa flamme postale.

Voilà pour la gloire de Chalon-sur-Saône, sous-préfecture de Saône-et-Loire, en Bourgogne.

Les seuls résidus de paillettes tiennent depuis à Florent Pagny et à Rachida Dati, le chanteur et la ministre, nés là avant de s'envoler vers plus flamboyant. Leurs noms émaillent les conversations. Ils sont, d'un même mouvement, jalouxés et brandis en exemple. Eux citent rarement la ville. Leurs racines sont effacées des entretiens. Après tout, peut-être leur bonne fortune dépend-elle de ce sacrifice.

Ici, personne n'invite à investir malin ou, au contraire, à vendre vite vite pour échapper à la crise. Le prix de

l'immobilier est préservé des aléas économiques et de la fluctuation des modes. Ni ultra-urbain ni vert radical en ces lieux : il faudrait inventer l'option « tiède » pour vanter le territoire.

Animé par les commerces, les kebabs et les bars-tabacs, son centre-ville est semblable à mille autres. Les mêmes franchises y ouvrent et ferment à tour de rôle. À la lumière de néons XXL, on vend du pas cher fabriqué en Chine ou, dans des boutiques aux allures de boudoirs rose poudré, du prêt-à-porter de pseudo-luxe. Ces marques tamponnent les sacs de course et déterminent le statut social. Faire du lèche-vitrine un samedi après-midi garantit de croiser une connaissance ou un collègue de travail. Certains appellent ça la chaleur de la province.

Alors, coincé dans un square près de la gare à trois quais et deux directions, l'office de tourisme municipal se bat pour anoblir le commun. Il célèbre le patrimoine historique de la cité sur des prospectus de papier glacé. La cathédrale, les vignes et la batellerie y jouent le rôle de petites vedettes. Ici, dit-on, on connaît « la qualité de vie ».

Entre ces remparts, l'existence s'écoule à taille humaine, dans un premier degré jamais démenti. Les quartiers portent des noms signifiants : la Citadelle chevauche la ZUP, Bellevue jouxte les Aubépins. Une rocade fait office de périphérique. Et quand poussent des immeubles, ce n'est jamais bien haut. Pourquoi faire plus grand, après tout, puisque ces murs suffisent à abriter ? Pourquoi faire

plus complexe si ces rues permettent d'aller de l'un vers l'autre ?

Ici, on est venu travailler, se loger et voir grandir sa famille.

Ici, on vit.

Ici, c'est la France.

Petite fille mutique, Sara était ma camarade à l'école primaire des Charreaux, un quartier ouvrier de Chalon. Elle ne parlait jamais pour ne rien dire, citait les Évangiles quand elle manquait de mots. Durant quelques années, j'ai été proche d'elle pour cette raison. Son humanité et sa douceur, surprenantes pour une enfant de cet âge, apaisaient ceux qui savaient la côtoyer. Le soir, après l'école, je les accompagnais, ma copine Leïla et elle, jusqu'à la place de la boulangerie, où les loulous du coin faisaient ronfler leur mobylette. Notre route commune s'arrêtait là. Ma nourrice Monique et son mari Albert habitaient face à la voie ferrée désaffectée, dans une rue aux maisons dupliquées. Leïla et Sara poursuivaient leur chemin en redescendant la colline pour rejoindre la cité des Poètes, celle des logements sociaux.

Nous avons emprunté pour la dernière fois ce chemin ensemble à la fin de mon année de CE2. Pour moi, la rentrée suivante a eu lieu à l'école privée de la ville. J'ignore si ma vie a changé ou si, au contraire, elle a enfin pris le cours attendu : j'ai rejoint des fils et des filles de petits commerçants et de notables locaux,

un univers auquel mon milieu d'origine me destinait davantage et où j'ai pourtant été si triste. Sara est restée dans le sien.

J'ai poursuivi ma scolarité et quitté Chalon-sur-Saône après mon bac, l'année du traité de Maastricht. Il fallait se déclarer pour ou contre l'Europe et j'avais l'âge de mon premier vote. Le mois du référendum, ma douce camarade de classe a, elle, commis un meurtre barbare.

Je suis redescendue rarement, puis plus du tout : ma mère a vendu la maison. Sara a purgé sa peine au centre de détention local.

J'ai « fait ma vie », comme on dit communément pour signifier l'aptitude à remplir les pointillés de la normalité. J'ai étudié, aimé, enfanté. Mon existence s'est retrouvée dans les cases des formulaires administratifs sans provoquer ni angoisse ni hésitation. Sara s'est suicidée.

Je suis partie. Elle est restée définitivement.

L'histoire de Sara croise celle d'une ville. Elle s'ancre dans sa terre et ses quartiers, traverse ses institutions. Tour à tour, l'enseignement général puis professionnel, l'encadrement psychiatrique, le système judiciaire puis pénitentiaire ont échoué à colmater ses failles intimes. Sara est passée de bras en bras comme un paquet trop lourd.

Une ville fonctionne à la manière d'une famille, avec ses rituels, ses héros et sa mémoire. Sa simple édification trahit la fragilité de l'humain, inapte à vivre dans l'isolement. Ses remparts et son plan organisent la nécessité de s'unir pour exister. Ce collectif où j'ai puisé ma chance et mes privilèges n'a pu empêcher la déroute de Sara.

Il y a entre ses dates de naissance et de mort l'espace d'une histoire réduite à un échec. Il y a entre l'une et l'autre le souffle d'une tragédie impossible à enrayer.

Je suis retournée à Chalon déterrer le souvenir d'une petite fille née victime et morte coupable, en prenant un billet de train et une chambre en ville. Je suis arrivée en cherchant des réponses et suis repartie avec d'autres interrogations.

Cette quête a fait ressurgir des paysages enfouis. Ceux de la France des années 1980 et des lendemains qui chantent. Ceux d'une cité soumise, comme ses sœurs de province, au chaos du monde et contrainte de se réinventer sans tanguer.

Durant deux ans, je n'ai plus cessé d'aller et venir entre Paris et Chalon, mon passé et mon présent, l'histoire de Sara et la mienne.

Les Romains craignaient les lémures. Âmes damnées d'hommes ou de femmes morts dans la violence, ces spectres malveillants étaient présumés hanter les demeures et tourmenter les vivants. Afin de les mettre en déroute, les Romains s'unissaient pour frapper sur de grands vases d'airain. Le vacarme créé par la communauté les effrayait.

C'est ignorer combien les lémures peuvent nous apprendre.